

LE  
PRÉCURSEUR

1er et 2e Août 1968

## DANS CE NUMÉRO

Un Concile à la dimension du monde	471
R. P. M.-D. Chenu, o.p.	
L'étonnant Père Conrardy	475
M. Paul Collins	
La Reine de la Bolivie et son sanctuaire	490
Sœur Marie-Armand, m.i.c.	
Les vallées boliviennes	493
Sœur Françoise-de-Chantal, m.i.c.	
Festivals	499
Une novice japonaise	
Le kimono	503
Sœur Marie-de-la-Rédemption, m.i.c.	
Quand un missionnaire quitte son pays	509
Fête de la famille à Madagascar	511
Sœur Saint-Eloi, m.i.c.	
Ceux dont on ne parle pas	515
Sœur Sainte-Émérentienne, m.i.c.	

## LE PRÉCURSEUR

2900, chemin Ste-Catherine,  
Montréal (26) Canada.

Revue bimestrielle publiée  
par les Sœurs Missionnaires  
de l'Immaculée-Conception,  
avec l'autorisation de l'Or-  
dinaire de Montréal.

### ABONNEMENT :

Par an	\$ 1.00
À vie	25.00

### A V I S :

Pour tout changement  
d'adresse, ne pas oublier  
d'envoyer l'ancienne et la  
nouvelle.

### AVANTAGES :

Participation à l'œuvre  
missionnaire accomplie par  
toutes les religieuses; une  
messe célébrée chaque se-  
maine, pour les abonnés;  
une messe également pour  
les défunts.

PAGES-COUVERTURE: AU JAPON: CUEILLETTE DES PÊCHES. FRUITS PARFAITS  
MÛRIS DANS UNE ENVELOPPE PROTECTRICE.  
DANSE DE L'OBON.

NIHIL OBSTAT : M. l'abbé A. Cossette, p.m.é., 31 décembre 1962.

*Le Ministère des Postes à Ottawa a autorisé l'affranchissement en numéraire et l'envoi  
comme objet de la deuxième classe de la présente publication.*

---

# UN CONCILE à la dimension du monde

par le R. P. M.-D. Chenu, o.p.

## Une diversité significative

Sans doute, est-ce là l'expression la plus suggestive et la plus adéquate pour nous donner une vue prospective du Concile Vatican II. « *Un Concile à la dimension du monde* ». Il nous plaît de la proposer sous le patronage de l'un des Pères de ce Concile, Mgr Marty, archevêque de Reims, qui l'a prise à son compte. Elle ne s'attache pas tant au contenu projeté, aux objets de délibérations, aux réformes envisagées; elle définit l'un des axes de l'ensemble du travail, mieux encore l'inspiration qui, dès la convocation par Jean XXIII, a commandé son dessein et en a énoncé les buts.

A ce point de vue, la totale variété d'origine des évêques participants, venant de toutes régions du globe, de toutes races, de tous régimes, est extrêmement significative, pour la

première fois dans l'histoire. Elle signifie non seulement l'universalisme géographique de l'Église, mais son aspiration à être présente à tous les besoins, à toutes les aspirations, à toutes les vérités du monde, selon sa totale surface humaine.

## Les valeurs d'un monde nouveau

A la dimension du monde: l'expression a donc, d'emblée, un sens positif, et le sentiment aigu d'un dénivellement inquiétant se résout dans une volonté optimiste. Car cette prospective sur une Église-dans-le-monde implique que cette Église considère ce monde comme une bonne terre où se planter, comme un domaine où de vraies valeurs humaines portent en elles une puissance ouverte à l'Évangile, comme une humanité dont les mutations profondes comportent dans leurs risques de magnifiques espérances. Si ce monde

s'humanise, cette humanisation est d'avance le support de la divinisation par une incarnation continue de l'Église corps du Christ.

Certes, ce monde est le lieu de drames et de violences qui déconcertent et mettent en cause ces ressources et ces espérances. Les valeurs qu'il exalte sont ambiguës, et leur nouveauté légitime, dans le progrès des économies et des civilisations, risque de ne pas ménager le capital solide des siècles antérieurs. Mais quoi, toujours la grâce du Christ s'est trouvée affrontée à de pareilles ambiguïtés, dans des humanités dramatiquement bouleversées par les problèmes qu'elles se posaient. Toute incarnation se fait par et dans une libération du mal, une rédemption, comme nous disons; et la grâce est à la fois divinissante et purifiante, guérissant les valeurs qu'elle veut assumer, dans un difficile discernement.

Ainsi demeure l'optimisme de ce vouloir être à la dimension du monde. Le Concile ne se présente donc pas comme le raidissement d'un organisme qui, à certaines heures, pour la défense de son existence même, saisissait l'Église, et la tenait par ce réflexe dans un conservatisme un peu hargneux. Le ton même de ses protagonistes est animé d'ardeurs intimes, et le constat parfois tragique d'un décalage des appareils par rapport à l'extension massive du monde, d'un monde nouveau non chrétien, est lui-même un acte de bonne santé.

De fait, la meilleure partie des travaux préparatoires ne s'est pas tant portée sur les erreurs à condamner que sur les valeurs à discerner et à promouvoir. C'est ce qu'on veut dire lorsque, un peu sommairement,

on dit que ce Concile sera plus pastoral que doctrinal, entendez proclamateur d'énoncés théoriques extratemporels.

### L'Église dans le monde

Il serait malséant et faux de voir dans ce discernement des valeurs d'un monde nouveau je ne sais quel opportunisme assez médiocre, ou même une démarche purement apologétique dans la circonstance. C'est une loi constitutive de l'Église qui joue: l'Église est une *Église-dans-le-monde*. Elle est certes d'abord *venue d'en-haut*, par une initiative de Dieu qui, gratuitement et gracieusement, se manifeste, révèle sa vie, l'ouvre à la participation des êtres humains. En ce sens, elle n'est pas de ce monde, elle ne vient pas de lui, de sa capacité propre, de son projet naturel.

Mais précisément Dieu mène son entreprise en venant lui-même *dans* le monde, en s'humanisant, en s'incarnant. Il règle donc son comportement non sur sa manière à lui, si l'on peut dire, mais sur la nature humaine, sur les lois psychologiques, mentales, sociologiques, historiques, de l'humanité qu'il adopte. Le Christ est totalement homme; c'est le critère de sa vérité terrestre; l'Église qui est son Corps dans l'histoire est donc aussi dans le monde, y trouvant sa consistance, non seulement efficace, mais vraie. Ainsi a-t-elle vécu au cours des siècles et dans les divers espaces. L'Église est incarnée, et les civilisations sont la terre dans laquelle elle prend racine.

### Église et chrétienté

C'est là une vérité telle que son engagement, et la réussite qu'il lui



assure, devient la limite de sa divine efficacité. Elle est incarnée dans le monde: que ce monde change, et la voilà en porte-à-faux, surprise dans ses *installations*, déconcertée si la mutation a été brusque. Cette Église était devenue, comme on dit, une *Chrétienté*, c'est-à-dire une Église solidaire, pour le meilleur et pour le pire, d'une société, d'une civilisation, d'une culture, de l'humanité dans laquelle

elle s'était plantée. Le cas majeur fut et demeure celui de la Chrétienté occidentale dans laquelle l'Église s'est construite depuis quinze siècles, depuis que Constantin avait retourné en sa faveur les puissances politiques, culturelles, administratives de l'Empire romain, jusqu'alors persécuteur.

La civilisation occidentale, on le sait assez, est mise en cause. Des peuples nouveaux se lèvent de toute

part, les uns riches d'une admirable civilisation tenue en sommeil, les autres découvrant les valeurs et l'enivrement d'une promotion économique et politique qui les rend parties prenantes dans le monde en essor. Cela en quelques décades. L'Église — comme d'ailleurs les politiques traditionnelles — est surprise; et sans doute serait-elle en mauvaise posture, si elle n'avait tenu ferme le principe, sinon toujours la pratique, hélas, du droit des peuples à une égalité fraternelle. La voici donc affrontée au problème de se désengager de la Chrétienté occidentale, de son juridisme, de son latinisme, pour s'engager dans l'humanité en gestation d'une civilisation universelle, dans sa science et dans sa technique. C'est la fin de l'ère constantinienne.

### Une Eglise missionnaire

Admirable conjoncture. Pour être fidèle à elle-même, pour donner à sa nature sa vérité permanente et historique à la fois, la voici contrainte en quelque sorte, entendez de la Chrétienté établie, de partir *en mission*, d'obéir au précepte de son Seigneur: « *Allez par le monde entier, proclamez la Bonne Nouvelle à toutes les nations... Vous serez mes témoins jusqu'aux extrémités de la terre.* »

L'Église est *envoyée*. Le test de sa vérité, et donc aussi de son efficacité, c'est d'aller au devant de « *ceux qui sont loin* » (Actes, 2, 39; texte repris par l'Assemblée des archevêques en 1961, définissant l'Église « *en état de mission* »). Ceux qui sont loin aujourd'hui ce ne sont pas seulement les Chinois, les Hindous, les Arabes, les Guinéens; ce sont ces hommes nouveaux, parmi nous, qui bâtissent la

Cité du XXe siècle. Sans doute, dans leur jeune frénésie, ont-ils tort de déprécier la civilisation acquise, dans ses valeurs inviolables; mais ils ont raison de rechercher dans le progrès technique et économique la matière et les conditions d'une socialisation qui promeut les personnes. (Cf. l'encyclique *Mater et Magistra*).

### Un peuple chrétien en état de Concile

S'il en est ainsi le Concile n'est pas que l'affaire de hauts fonctionnaires sacrés, si investis soient-ils de pouvoirs d'enseignement et de gestion; c'est — et ils le proclament eux-mêmes, à commencer par le Pontife suprême — affaire de toute l'Église. Car, selon le mot célèbre de Pie XII, l'Église, c'est le Corps des croyants eux-mêmes.

L'Évangile recommence. Et comme toujours, il recommence dans le *dialogue*, le dialogue de Dieu avec les hommes, là où ils sont, où ils vivent, où ils travaillent, où aussi ils se laissent prendre aux tentations. Les chrétiens récusent une volonté de puissance, dans une Église établie, pour se livrer, dans une Église purifiée, au *témoignage*.

Le témoignage, celui des hommes, plus encore celui du Dieu-Homme, c'est par et dans la communion de vie qu'il se donne, que seulement il peut se donner. A tous et à chacun de consentir à cette communion fraternelle. Le Concile alors, porté par le peuple chrétien en vie évangélique, sera devant le monde qui le regarde avec une curiosité ambiguë, le témoin de l'Évangile du Christ jusqu'aux extrémités de la terre.

(Extrait du *Journal des Débats*).



# L'ÉTONNANT PÈRE CONRARDY

par Paul Collins

Le 15 avril 1951, après trois jours et trois nuits de tortures d'agonie et d'humiliation publique, un évêque barbu franchissait, avec la dignité d'un autre Christ, le seuil de la prison communiste de Canton. Les barrières se refermèrent lourdement sur lui. Ainsi commença la tâche sublime de François-Xavier Ford, martyr pour le salut de la Chine.

Le 15 avril 1889, un prêtre à la barbe florissante, ayant prêté l'oreille, trois jours et trois nuits, aux complaints pleines de tristesse douce que les Hawaïens chantent quand passe la mort, s'était agenouillé en prière au chevet du Père Damien de Molokai. Et juste au moment où l'aurore avait surgi derrière les hauts *pali* (rochers) de Kalawao, l'âme de Joseph Damien de Veuster, telle une



S. Exc. Mgr F.-X. Ford,  
de la Société  
de Maryknoll,  
missionnaire en Chine,  
qui mourut martyr  
des communistes.

alouette, s'était envolée vers Dieu. Cet instant avait marqué le début de l'œuvre de Louis Lambert Conrardy, Précurseur en Chine et Père spirituel de François-Xavier Ford.

L'influence profonde et quasi mystique exercée au sein du mouvement catholique américain par ce prêtre étrange, difficile et quelque peu embarrassant couvre un chapitre fascinant de l'Amérique catholique. Ses supérieurs se demandèrent souvent que faire de lui; aujourd'hui, l'on peut se demander ce qu'ils auraient fait sans lui.

Louis Lambert Conrardy naquit le 12 juillet 1841, à Liège, Belgique, dans une famille wallonne de langue française. Il fit ses études ecclésiastiques sous la direction des jésuites. Ceux-ci ne tardèrent pas à s'apercevoir que ce vertueux jeune homme à la tête dure n'était pas taillé pour

le joug suave de l'obéissance ignatienne.

L'aspirant au sacerdoce joignit donc le clergé séculier du diocèse de Liège et fut ordonné le 15 juin 1866.

Assigné à Stavelot où se trouvent les ruines d'une célèbre abbaye bénédictine du septième siècle, le nouveau prêtre nourrit son zèle pour les pays de missions. En 1869, une épidémie frappa le district. A fond de train il soigna les pauvres, se dépouillant en leur faveur de tout ce qu'il possédait et même de ce qu'il ne possédait pas comme son lit.

Devenu curé, il inaugura le chant des Vêpres en français et en avertit son évêque. Il alléguait que ses ouailles n'entendaient rien au latin et s'emuyaient ferme. L'évêque ne prisait point cette innovation et apprit, avec soulagement, l'intention du Père Con-

rardy de rallier la Société des Missions-Étrangères de Paris.

La demande de l'impétueux prêtre de Stavelot inspira aux supérieurs de Paris une attitude de réserve. Toutefois le Père Conrardy les harcela si bien de ses ardentés suppliques qu'ils cédèrent. En 1871, ils l'envoyèrent à Pondichéry, colonie française en Inde, non comme membre de la Société mais comme associé.

Quelques années plus tôt, les Pères avaient établi un lazaret à Pondichéry. Handicapés par une pénurie chronique de personnel et d'argent — pour ne pas mentionner l'indifférence officielle et le fatalisme païen — les prêtres ne pouvaient qu'entamer la besogne écrasante du soin de milliers de lépreux. Mais pour le Père Conrardy les champs étaient mûrs. Sans se préoccuper du chaos qui s'ensuivrait, il amena à la mission

des troupeaux de lépreux, désorganisant le travail ordinaire. Et comme à Stavelot, les lits et les couvertures de disparaître! Un jour il rentra à la mission vêtu d'un simple *dhoti* en lambeaux: il avait donné ses propres habits à des lépreux errants. Cette imprudence lui valut de contracter une fièvre et une pneumonie qui mirent sa vie en danger. C'en était trop. Dès qu'il fut capable de voyager, on l'expédia en Belgique dans l'espoir qu'il y gagnât en santé sinon en prudence.

Et il retomba sous la coupe de l'évêque de Liège pas plus entiché qu'autrefois des prêtres qui chantent les Vêpres en français.

D'Amérique, où les jésuites belges desservaient quelques missions indiennes en Orégon, des amis des jours de séminaire lui écrivirent pour l'inviter à partager leurs labeurs. Avec

Scène primitive  
des Iles Hawaï.



la bénédiction de son évêque — qui offrit une secrète prière pour l'intégrité des rubriques en Orégon — le bouillant apôtre s'embarqua pour les États-Unis, plus précisément pour la Mission Sainte-Anne, dans l'est de l'Orégon.

De toutes les missions américaines de l'ouest, au dix-neuvième siècle, on ne saurait en imaginer une moins prometteuse que la Mission Sainte-Anne. Un climat de suspicion, de haine, de froide tragédie l'enveloppait. Elle avait été fondée en 1847 par le R. P. Jean-Baptiste Brouillet, S. J., sur l'invitation du chef cayuse Taawitoy. L'imprudencence que commirent les missionnaires protestants de vouloir changer les Indiens en hommes blancs irrita les Cayuses; et le Père Brouillet vécut l'horrible carnage du « Massacre de Whitman », le 29 novembre 1847. Les Cayuses tuèrent quatorze missionnaires protestants, dont le Dr et Mme Marcus Whitman, et emmenèrent cinquante-trois captifs, la plupart des femmes et des enfants.

Le massacre provoqua une commotion internationale. Certains esprits astucieux fabriquèrent de toutes pièces une preuve de la responsabilité catholique dans cette tragédie, fausseté qu'exploitèrent allégrement des agnostiques haut placés. La défense de l'Église catholique par le Père Brouillet devint un classique de l'époque. Cependant, à l'arrivée du Père Conrardy, des nuages flottaient encore au-dessus de Sainte-Anne.

Un quart de siècle s'était écoulé depuis le massacre qui avait déclenché une guerre sanglante de deux ans au cours de laquelle les Indiens avaient brûlé la mission. Il n'en fallait pas

moins un courage peu commun à un blanc non armé pour fréquenter ces parages. Sans crainte le prêtre s'y aventura et, dès les premières vingt-quatre heures, il administra le baptême aux enfants et commença des classes de doctrine.

Le territoire de Sainte-Anne embrasse trois vastes comtés: Morrow, Wheeler et Gilliam. Comme des villes-frontières s'élevaient, le Père Conrardy les visita et y célébra la messe. A Heppner, Vinson, Condon, Marysville, dans des cabanes de bois rond, dans les cours des maisons et quelquefois à l'arrière d'un wagon et sous le ciel bleu, le petit prêtre trapu, aux yeux pétillants, fit revivre le drame de la Cène. Les cierges tenaient debout dans de grosses pommes de terre cuites au four. Et après la messe, tandis que les mères dorlotaient leurs enfants pleurnicheurs, tous candidats au baptême, le Père Conrardy dégustait tranquillement son déjeuner de pommes-de-terre-chandeliers. Les Indiens à qui rien n'échappait appelaient la basse-messe « la messe de deux pommes de terre », et la grand-messe « la messe de six pommes de terre » vu l'appareil liturgique plus considérable.

#### « L'homme condamné »

Les Indiens admirèrent ce singulier homme blanc qui circulait sans fusil ni couteau. Forcés d'admettre qu'il ne craignait pas d'être scalpé, les Cayuses se dirent qu'il ne pouvait toutefois être exempt de la terreur de l'homme blanc: la pendaison. Un jour, le chef Wateshtimeneen disposa ses guerriers sur la route du Père Conrardy avec ordre de le pendre sitôt capturé.

Wateshtimeneen s'était mépris sur la trempe de l'homme à qui il avait affaire. Transporté de joie devant la perspective du martyre *in partibus infidelium*, le prêtre sortit de son ravissement juste à temps pour offrir sa montre au chef avec ces mots: « Tu me donnes un billet pour le ciel, en retour voici un présent. » Wateshtimeneen stupéfait prit la montre et, après un moment de réflexion, répondit au prêtre que les anciens de la tribu devaient être consultés. Les anciens conseillèrent la prudence dans les rapports avec cet être bizarre, sans peur de la mort. A partir de ce jour, les Indiens dénommèrent le Père Conrardy « l'Homme condamné », et Wateshtimeneen se fit le bras droit de tous les Pères jusqu'à son décès en 1918.

Comme les Indiens vénéraient tout homme à longue barbe, le Père Conrardy laissa pousser la sienne. Passant parmi les malades, opérant des guérisons qui ne s'expliquaient pas naturellement, l'infatigable prêtre mena la tâche d'implanter la vie catholique en Orégon.

En 1877, « Les Annales catholiques » reproduisirent une lettre personnelle du Père Damien à son Frère Pamphile. L'apôtre des lépreux y exprimait sa peine de se trouver lui-même sans le secours du prêtre. Ignorant que la publication de cette lettre avait déplu au Père Damien autant qu'à l'évêque d'Honolulu, Mgr Hermann Koeckmann, le Père Conrardy entama avec son compatriote belge une correspondance qui devait avoir une profonde répercussion sur toute son existence.

L'apostolat en Orégon progressait rapidement. Le 20 novembre 1882,

600 Indiens de l'est du pays dressèrent leurs tentes parmi les cotonniers des environs de Sainte-Anne pour « l'opération » de deux semaines lancée par le Père Conrardy: « la mission du feu de l'enfer et du soufre » conduite par l'archevêque Mgr Seghers, et les Pères Cataldo et Morvillo, jésuites. Résultat: 60 nouveaux adhérents à l'Eglise catholique.

A Pendleton on délaissa les assemblées des Milarkey, Murphy, O'Daniel, Grogan et Reith pour la messe du Père Conrardy. En 1884, le Père construisit la première église de Pendleton. Dans la suite, il bâtit les églises de Vinson, Heppner, Condon et Marysville.

Ayant aussi érigé un pensionnat à Sainte-Anne, dans le dessein de retenir les services des Sœurs de la Charité, il entreprit une course folle à travers les plaines de Philadelphie, et de là jusqu'à Washington où il lui fallait obtenir un surintendant fédéral pour sa nouvelle institution. Dans la capitale, il rencontra le Président Grover Cleveland. Les deux hommes se comprirent à merveille. Sur l'invitation spéciale du Président des Etats-Unis, Louis Lambert Conrardy devint citoyen américain.

Cependant certaines gens avaient redécouvert « la séparation de l'Eglise et de l'Etat », ce qui s'entendait, à leur sens, de l'Eglise catholique mais non des Eglises dissidentes. A défaut d'un expédient législatif pour priver les écoles catholiques de missions des subsides du gouvernement sans exposer leurs propres écoles à perdre l'aide fédérale — sacrifice qu'ils n'auraient jamais

consenti — ils réussirent à s'immiscer et à manœuvrer à l'intérieur du Bureau des Affaires indiennes des États-Unis.

Des protestants plus ouverts bravèrent leur courroux. Entre autres, le célèbre sénateur Vest, du Missouri. « Je vois seulement un rayon de lumière touchant l'éducation indienne, déclara Vest devant le Sénat. » « Je suis un protestant, né protestant, éduqué protestant, supposé mourir protestant; mais j'affirme que le système adopté par les catholiques est le seul système pratique pour l'éducation des Indiens, le seul efficace. »

La situation allait s'éclaircir pour une décade, avant que l'âge d'or des missions du nord-ouest du Pacifique ne succombe sous un héritage d'ignorance et d'irresponsabilité. Quoi qu'il en soit, il apparut net à certains esprits que la présence des Sœurs de la Charité à Sainte-Anne — et non pas la triste condition des Indiens — entacherait l'honneur de la République; les religieuses durent se retirer en raison de l'intolérable opposition du représentant indien.

Mgr l'Archevêque Gross, successeur de Mgr Seghers, confia Sainte-Anne aux jésuites. Le Père Conrardy écrivit: « Si je reste ici, il me faut joindre la Compagnie. » De toute évidence, cette solution n'enthousiasmait ni les Pères ni l'abbé Conrardy bien qu'on le tint en haute estime.

Or Mgr Gross avait souvent joué le rôle d'acheteur pour le Père Damien, lui procurant du bois, du saumon et autres produits de l'Orégon.

De fait le Père Damien parlait

toujours du prélat comme de « l'agent des lépreux ». Avec les meilleurs vœux de son archevêque, le Père Conrardy écrivit au Père Damien, lui-même alors lépreux: « Voulez-vous de moi, mon cher compatriote? Je puis encore travailler vingt ans. »

La réponse égala la requête en simplicité: « Pour l'amour de Dieu venez. »

Mgr Gross donna cette recommandation non équivoque: « J'ai couru tout l'Orégon avec le Père Conrardy. C'est un homme héroïque et noble. »

« Vous verrez, promettait le Père Conrardy, comment un Liégeois peut travailler! » Et dans l'épopée de Molokai vint s'insérer cette suite d'épisodes appelée « l'Affaire Conrardy ».

### Le début de « l'Affaire »

En qualité de Vicaire apostolique d'Hawaï. Mgr Hermann se devait de garder une vue d'ensemble des intérêts de l'Eglise. Il craignit que les adversaires du Père Damien, ayant échoué dans leur tentative pour l'éloigner de Molokai, ne se posent, pour des motifs d'avantage politique ou d'amertume sectaire, en champions improvisés du prêtre de l'Orégon, afin de semer la division dans l'opinion publique, opposant les prêtres de Molokaï au clergé traditionnel de la mission, tous membres de l'Ordre des Sacrés-Cœurs.

Mgr Hermann insista donc sur ce point: l'entrée du Père Conrardy dans un noviciat d'Europe pour y devenir religieux des Sacrés-Cœurs. Le prêtre voulut bien joindre la Congrégation mais à condition de faire

Sur la plage de Molokai,  
aux Iles Hawaï.



son noviciat à Molokai. Là-dessus, il ne céda point.

L'évêque et son conseil discernaient fort bien la position précaire de l'Église d'Hawaï. Le provincial ne cacha pas ses appréhensions d'une révolution « qui porterait au pouvoir les ennemis de la mission. Je pense qu'il y aura du sang versé. » Et l'évêque avertit le Père Damien: « Nous devons être prêts à tout. »

Tandis que se développaient les forces de la révolution, des lettres au sujet du Père Conrardy s'échangeaient entre Rome, le généralat de Paris de la Congrégation des Sacrés-Cœurs, Honolulu et Molokai. L'évêque tour à tour inclinait pour et contre. Le Père Damien intercédait, le Père Conrardy attendait.

Le 30 juin 1887 éclatait la révolution. Mgr Hermann rapporta « que la mission n'avait rien à espérer de l'opposition qui n'aimait pas l'Église catholique... Par erreur ou malice, observait-il, cette Opposition essaie de nous identifier à la politique dont nous n'avons que faire. »

Le 17 juillet, le roi Kalakaua rendit les révolutionnaires furieux en allant prier pour la sécurité du royaume en la cathédrale de Notre-Dame de la Paix. L'évêque prédit que la révolution « ne favoriserait pas la mission catholique parce que les nouveaux membres du gouvernement sont d'ardents puritains. Encore mal assurés, ils se montrent pour le moment bienveillants à notre égard. »

Mgr Hermann avisa le Père Damien que, vu les circonstances, le noviciat du Père Conrardy à Molokai, institution du gouvernement, serait des plus exceptionnels. « Les

circonstances où je me trouve, répliqua le Père Damien, sont exceptionnelles. Pourquoi ne peut-il pas me venir en aide par des voies qui sont aussi un peu exceptionnelles? »

La situation politique d'Hawaï demeurerait tendue, et le tournoi de correspondance relative au Père Conrardy s'enfiévrerait. Les choses en étaient au point le plus délicat, quand le prêtre de l'Orégon, s'appuyant sur une permission implicite, écrite par l'évêque à la demande du Premier Ministre W. M. Gibson, débarqua à Honolulu.

D'après des documents produits ces dernières années, le Père Vital Jourdan, célèbre expert de Molokai, a résumé ainsi les objections de Mgr Hermann: « Il ne croit pas le Père Conrardy mauvais mais léger, libéral dans ses vues sur l'indépendance, plein de lui-même, trop préoccupé de son corps, capable de boire à un repas toute une bouteille de vin non coupé d'eau. En trois jours, il voit plus de monde à Honolulu que l'évêque en un an. » Enfin pour se débarasser, Mgr Hermann envoya le Père Conrardy à Molokai. Mais comme le chef cayuse, il se trompait sur la valeur de l'homme.

A peine installé, le nouveau venu écrivit « qu'il se sentait déjà chez lui à Kalawao. »

Dans l'espoir d'éviter au Père Conrady une interdiction positive, l'évêque remit l'affaire au Chapitre général de la Congrégation. Il signalait que le Père « a tellement gagné l'affection et l'admiration des lépreux par ses manières engageantes, que la majorité me reprocherait son renvoi. De plus, ajoutait-il, bienveillant, il fait réellement très bien. »



## The leper colony

Vue des hauts PALI de Molokai  
ainsi que de la colonie des lépreux,  
de Kalawo, fondée par le Père Damien.

Le Père Conrardy consignait: « A table, je m'assois à côté du Père Damien. Au début, la vue de ses plaies me coupait l'appétit. Maintenant je suis tout à fait habitué. »

En décembre 1888, le délégué du Chapitre général arrivait à Kalawao pour clore l'Affaire Conrardy par ce rapport: « J'ai vu le Père Conrardy à l'œuvre. Il est travailleur et zélé. Il veut faire du bien et, vraiment, pourrait-on chercher autre chose à Molokai, cette prison de la lèpre? Il vit pauvrement. Il a un caractère jovial, ce qui est nécessaire en ce lieu. Fougueux, il sait toutefois écouter un avis. Il a été pour moi aimable comme un confrère, et même, il m'a écouté et respecté comme si j'eusse

été son supérieur. Il a 47 ans et moi 40. Je le crois apte à rendre de grands services à Molokai. »

Mgr Hermann traçait ces lignes: « Le Père Conrardy assume depuis quelques semaines tout le ministère sacerdotal de l'établissement, car le progrès de la maladie a rendu le Père Damien impotent. » Puis avec une malice admirative, l'évêque ajoutait: « Il fait tout ce qu'il faut faire pour contracter la lèpre. »

Plus tard, le Père Conrardy raconta à ceux qui enquêtaient en vue de la cause du Père Damien: « Souvent il m'apportait une orange ou quelques bonbons. Oubliant qu'il était lui-même lépreux, couvert de plaies, lépreux de la tête aux pieds, il me



Un apôtre de la Chine,  
disciple du Père Conrardy,  
S. Exc. Mgr Raymond Lane,  
de la Société  
de Maryknoll.

disait: ' Prends, aucun lépreux n'y a touché. »

Le dimanche des Rameaux 1889, peu après minuit, le frère James Sinnott, infirmier du Père Damien, réclama le Père Conrardy -qui avait déjà administré le moribond lépreux. En compagnie du frère Joseph Dutton muni d'une lanterne, le Père Conrardy traversa la foule des lépreux en pleurs devant le Saint Sacrement et alla porter le viatique à l'Apôtre de Molokaï.

Après la mort du Père Damien, le Père Conrardy demeura six années avec les lépreux de Molokaï c'est-à-dire tant que la continuation de l'œuvre du Père Damien ne fut assurée pour toujours.

#### Alors commence son travail en Chine

Mais l'œuvre du Père Conrardy était loin de s'achever. On lui apprit

qu'au début du siècle, les rois d'Hawaï avaient expédié du bois de santal à Canton en échange de soieries chinoises. Avec la soie arrivèrent des paysans chinois liés à des congrégationalistes, missionnaires protestants, qui les avaient employés sur leurs plantations de canne à sucre. Et avec les paysans entra la maladie chinoise *mai pake*, sorte de lèpre tuberculeuse d'une virulence mortelle.

Les histoires racontées par les lépreux chinois de Molokaï avaient hanté le Père Conrardy et, en sa mémoire, se dressaient les fantômes des lépreux de Pondichéry. Dès que les frères des Sacrés-Cœurs eurent accepté la direction de Kalawao, il se sentit libre de partir.

Il arriva à Canton en 1895. Les lépreux vivaient là dans les cimetières et fourrageaient la nuit pour leur nourriture. Le Père Conrardy alla plaider leur cause devant le

trône du Dragon, à Pékin, et demanda au jeune et apathique empereur la permission d'ouvrir un lazaret. Cependant et le prêtre et le monarque savaient que la décision dépendait de la femme invisible derrière le superbe écran d'or lacqué, la cruelle et raffinée Tzu Hsi, impératrice douairière, le personnage le plus puissant de l'Asie.

Le Père Conrardy ne vit jamais l'impératrice: il n'avait jamais espéré la voir d'ailleurs. Mais au matin du troisième jour, après l'audience impériale, comme il s'apprêtait, déçu, à quitter la ville, on lui remit un rouleau d'une calligraphie exquise. Un Chinois chrétien et lettré lui traduisit les strophes de haut style: « La Chine n'a eu aucun besoin des prêtres catholiques, mais quant aux docteurs étrangers qui seraient incidemment prêtres, elle n'a pas objection à leur venue. » Le rouleau ne portait aucun sceau, aucune signature. Rien de cela n'était nécessaire. Une seule main en Chine pouvait avoir tracé ces lignes impeccables, une seule puissance pouvait avoir donné la permission qu'elles renfermaient.

Ainsi fut fait en 1900. Alors que la révolte de la boîte causait la mort de milliers de Chinois chrétiens et que le siège historique de la colonie étrangère en la cathédrale de Pékin indignait le monde, Louis Lambert Conrardy, M.D., quittait la faculté de médecine de l'Université de Portland pour pousser ses études sur les maladies tropicales à l'Université de Liège.

Agé de soixante ans et en mauvaise santé, le prêtre-médecin commença une tournée de quêtes pour

les lépreux chinois. A Rome, saint Pie X le reçut; dans une autre ville on l'arrêta, et il fut emprisonné comme escroc. Il mendia dans les palais, à la porte des villas et des maisonnettes paysannes.

Retourné en Amérique, le Père Conrardy contacta l'archevêque de New York, Mgr Farley, et sollicita l'autorisation de prêcher dans les églises de l'archidiocèse. Du prélat de New York comme des ordinaires de Brooklyn, Newark, Baltimore, Philadelphie et Washington il obtint « des réponses avec réserves ». Il comprit les réticences. A cause du fardeau du financement des écoles catholiques si généreusement porté par les catholiques américains, il répugnait à la hiérarchie de permettre d'autres appels. « The Catholic Church Extension Society » en était à ses premiers pas et la première société typiquement américaine pour les missions étrangères, Maryknoll, n'était encore qu'un rêve nébuleux. Mais les temps approchaient où l'un des co-fondateurs de Maryknoll pourrait écrire: « Nous comptons sur les catholiques des États-Unis pour devenir la plus grande force missionnaire du monde, et en cela repose le salut de l'Église américaine. »

Avec le temps les évêques fléchirent. Du nord au sud de l'Amérique, dans les écoles paroissiales, les collèges, et les séminaires, le Père Conrardy redevint l'histoire des lépreux chinois. Au Canada, à Montréal en particulier, on le reçut avec sympathie, et peu à peu les aumônes s'accumulèrent, surtout grâce aux petits: les enfants et les humbles.

Ce fut à l'occasion de ces tournées que l'influence spirituelle, sans bor-

ne, du saint prêtre marqua les coeurs des jeunes. On ne connaîtra jamais le chiffre total; cependant on estime que le Père Conrardy inspira plus d'une centaine de vocations sacerdotales et autant de vocations religieuses féminines.

A l'école de la cathédrale de New York, le jeune Frank Ford fut charmé par le témoignage de charité du Père Conrardy. Aujourd'hui, les restes du missionnaire de l'Orégon et ceux de l'évêque martyr, membre de Maryknoll, attendent la résurrection en un lieu obscur, à quelques milles de Canton. A l'école Sainte-Marie, de Lawrence, Massachusetts, le petit Raymond Lane résolut d'imiter le Père Conrardy. Reconnaisant avec joie ce brave missionnaire comme père de sa vocation, l'ancien élève de Sainte-Marie est devenu Mgr R. Lane, ex-supérieur général de Maryknoll. Au Collège du Mont Sainte-Marie, du Maryland, le Père Conrardy toucha profondément un jeune et brillant écrivain, James Edward Walsh, plus tard évêque et membre de Maryknoll, présentement prisonnier en Chine Rouge, témoin vivant de la foi cultivée par le Père Conrardy.

A l'hiver de 1908, le prêtre-médecin s'embarqua à San Francisco après un dernier adieu à l'Orégon et à ses bien-aimés Cayuses de Sainte-Anne. Le navire fit escale à Honolulu et franchit le détroit de Molokai. Debout sur le pont et silencieux, le Père Conrardy fixa le monument élevé au Père Damien par le roi Kalakaua sur la requête du roi d'Angleterre Édouard VII. S'il se rappela la sentence d'un journaliste allemand: « Voyageurs de toutes na-

tions, quand vous passez devant les falaises de Molokai, saluez », le prêtre ne put se douter qu'au cours de l'année, sur l'ordre du Président Théodore Roosevelt, la grande Flotte blanche de la Marine américaine, battant pavillon, se déploierait dans le détroit, en formation de bataille sur une ligne simple, tout l'équipage saluant, pour rendre le solennel tribut de reconnaissance de l'Amérique « au Vaillant Soldat du Christ » en repos au cimetière de Kalawao.

Le Père Conrardy arriva à Canton le 10 mai 1908. Bien que la prise des forts de Taku remontât déjà à huit années de même que l'édit de Tzu Hsi ordonnant de tuer tous les étrangers, la Chine était encore une poudrière, et l'anarchie à l'ordre du jour.

Avec son insouciance caractéristique pour sa tranquillité, « le suppôt du diable étranger », ainsi que les décrets officiels nommaient les missionnaires, commença à rassembler des lépreux à Shek Lung, île en face de Canton. Il y avait construit des casernes sur un terrain de vingt acres dont il avait fait l'acquisition. Le Dr Conrardy et ses deux auxiliaires, un homme et une femme eux-mêmes lépreux, formaient tout le personnel infirmier et domestique de l'île Saint-Joseph réservée aux hommes, et de l'île Sainte-Marie réservée aux femmes.

Il y eut bientôt 500 patients dont plusieurs échappés au sport favori des soldats chinois de fusiller ou brûler les lépreux. Le docteur-prêtre apprit le dialecte cantonais par essais et erreurs, enseignant aux malades les principales prières, quelques proverbes et maximes du Nouveau Testament.

Dernière photo  
de S. Exc. Mgr  
James Walsh,  
avant son  
arrestation  
et son  
emprisonnement  
à Shanghai  
(mars 1960).

L'héroïque  
évêque  
missionnaire  
continue  
toujours  
en prison  
de porter  
témoignage.



Sa bourse à moitié dégarnie par l'achat des terres et les constructions exécutées, les intérêts que rapportait la balance constituaient l'unique ressource pour l'entretien du lazaret. Une certaine *soupe aux os* pouvait remplir le menu huit jours durant, mais aucun lépreux n'était renvoyé.

Le Père Conrardy mendiait de porte en porte, à Canton, de quoi se vêtir lui-même et ses lépreux. Un témoin l'a décrit « comme un saint d'un autre âge ». Dans la colonie étrangère, l'opinion commune le tenait pour mentalement dérangé. Un jour qu'une Européenne lui faisait observer d'un ton pointu que son habit et son pantalon n'allaient point ensemble, le prêtre remarqua que la même chose pouvait se dire de l'or-

gueil et d'un bon cœur.

Sa santé s'avaria davantage en raison du climat, du surmenage et d'une chute où il se fractura l'épaule. Les fameux pirates des détroits chinois alternaient dans les razzias à Shek Lung avec les bandes de soldats-brigands qui battaient le prêtre sans pitié. Il sembla que le Père Conrardy dût mourir et la léproserie avec lui.

Mais d'autres vents soufflaient sur la Chine. Le règne du jeune empereur Hsuan T'ung touchait sa fin. Tzu Hsi était morte. Les officiers marxistes du Kuomintang fraîchement institué brûlèrent vifs des centaines de lépreux sur l'esplanade de Nankin, tandis que les évêques élevaient en vain de vigoureuses protestations. Cependant les remous de la révolu-

tion apportèrent à Canton une légère autonomie.

### Aide du gouvernement aux lépreux

Alors l'incroyable se produisit. Les souffrances et la compassion du prêtre avaient touché les cœurs païens des officiels. Le levain de la présence catholique, vieille de quatre siècles au sein du peuple cantonais, avait attiré l'attention du gouvernement sur le prêtre-médecin de Shek Lung. Pour la première fois, au cours des millénaires de l'histoire de la Chine, l'aide du gouvernement allait être donnée aux lépreux.

Un contrat fut signé entre Mgr Jean-Marie Mérel, évêque de Canton, et Chan Kwing Wa agissant au nom de l'État. Ce contrat assurait un secours de trois sous par jour pour chaque lépreux et une garde protectrice contre les pirates.

Le Père Conrardy retira alors l'argent qu'il avait placé et le dépensa en digues et en nouvelles bâtisses.

Trois années auparavant, le prêtre avait discuté avec le Père Dothonay, o.p., de la possibilité d'ouvrir un séminaire au lazaret. Le Père Damien avait conçu un plan semblable et le Père Conrardy espérait l'appliquer à Shek Lung, « la fille de Molokai ». Heureusement, le dominicain réussit à le dissuader de l'entreprise. Cet entretien pourtant ne fut pas sans fruits pour Canton et les lépreux chinois.

Le Père Dothonay se rendit à Boston où il rencontra le Père James Anthony Walsh. Il s'ensuivit que le Père Walsh, quelques années après, choisit Canton comme première mission de sa jeune fondation Mary-

knoll. Le célèbre missionnaire « Big Joe » Sweeney y établit le lazaret Ngai Moon's Gate of Heaven sur le modèle du lazaret du Père Conrardy. Mais ce fut un compatriote belge, le Père Gustave Deswazières, plus tard évêque, qui, le premier, s'offrit pour Shek Lung. Un prêtre chinois le Père André Chau se joignit à lui.

Le 3 octobre 1912 Mgr Mérel, écrivit à Mgr Paul Bruchési, archevêque de Montréal, pour obtenir des sœurs. Quarante religieuses de la nouvelle Société des Missionnaires de l'Immaculée-Conception composaient la maison mère quand l'archevêque demanda aux volontaires de se lever. Les quarante se levèrent. Quatre d'entre elles seulement furent choisies mais quarante partirent avec les années. C'est de ces religieuses que le romancier français Édouard Duplessy a écrit: « Si l'une d'elles se prenait à trembler en paraissant devant son Souverain Juge, son Ange gardien n'aurait qu'à dire: ' Seigneur, elle est une des quarante! ' »

Les Sœurs Saint-Paul<sup>1</sup>, Saint-François-d'Assise<sup>2</sup>, Saint-Raphaël<sup>3</sup> et Marie-Bernadette<sup>4</sup> goûtèrent à la révolution chinoise, mais le Père Conrardy les accueillit avec joie à Shek Lung, le 14 octobre 1913. Les choses marchèrent rondement, et les Sœurs reçurent une première aspirante chinoise du nom de Sœur Marie-Damien.

A la nouvelle que la Société des Missions-Étrangères de Paris se chargerait de la léproserie après sa mort, le Père Conrardy annonça la fin prochaine de ses travaux. On prétend qu'il ne contracta pas la lèpre; il y a tout lieu de croire qu'il fut atteint

<sup>1</sup> Blanche Clément, de Montréal

<sup>2</sup> Clara Hébert, de Montréal.

<sup>3</sup> Melvina Biron, de Coteau Landing.

<sup>4</sup> Alma Léger, de Green Valley, Ont.

L'une des pionnières  
de la léproserie  
de Shek Lung,  
Sœur Saint-Raphaël  
(Malvina Biron,  
de Coteau Landing)  
qui pansa et catéchisa  
les lépreux  
pendant trente-six ans.



par le mal mais réussit à le cacher, évitant ainsi une adulation non souhaitée. Transporté à l'Hôpital Saint-Paul de Hong Kong, il s'éteignit le 2 août 1914, son dictionnaire chinois d'une main et son crucifix de l'autre. Sur son désir, on l'enterra à Shek Lung, roulé dans une natte, entre deux lépreux.

Parmi ceux qui se souviennent encore du Père Conrardy se trouvent Mme Ellen Reith âgée de 104 ans, convertie baptisée en 1875 à Ione, Orégon; Mme Louise Longhair âgée de 90 ans qui reçut sa première hostie des mains du Père Conrardy, à Sainte-Anne où elle vit tou-

jours; Sœur Saint-Raphaël et Sœur Marie-Bernadette, seules survivantes des quatre pionnières de Shek Lung.

En dépit de l'expulsion des religieuses par le présent régime communiste chinois, des rapports reçus à Hong Kong indiquent que la léproserie de Shek Lung continue de fonctionner.

Jadis, quelque peu ennuyé par l'alliance Damien-Conrardy, Mgr Hermann avait remarqué: « Combien de temps cela va-t-il durer? Juste assez longtemps pour remplir le monde de la gloire des Belges. »

Il semble qu'en cela l'évêque fut bon prophète.



# LA REINE DE LA BOLIVIE ET SON SANCTUAIRE

par Sœur Marie-Armand<sup>1</sup>, m.i.c.

Sur les bords du lac Titicaca, à 12,500 pieds au-dessus du niveau de la mer, s'élève le sanctuaire de Copacabana dédié à Marie.

Fondé jadis par les Incas pour le culte des fausses divinités, ce temple majestueux est devenu l'un des points lumineux du Christianisme en terre des Andes. Son histoire remonte au 16<sup>e</sup> siècle.

Un Indien du nom de Francesco Tito Yupanqui, un descendant de rois converti au catholicisme, s'était épris d'amour pour la sainte Vierge

dont il avait vu l'image en songe. Désireux de partager avec d'autres la joie de cette céleste vision, l'Indien s'improvisa sculpteur afin d'exprimer sur le bois ou la pierre le ravissant visage de Notre-Dame.

Critiques et moqueries accueillirent ses premiers essais: vraiment, le génie n'avait jamais frôlé le jeune noble! Allait-il perdre courage? Non. Yupanqui se ravisa. La sculpture est un art qui s'apprend: il faut l'étudier.

Potosi brillait alors comme centre de culture avancée. Diego de Ortiz,

Fiesta Aymara en l'honneur  
du saint patron du village de Huarina.



artiste de renom, y reçut l'aspirant-sculpteur à son atelier. Nouvel échec: la bonne volonté dépassait de beaucoup le talent de l'Indien.

Sans doute se comptera-t-il maintenant pour battu? Pas encore. Ses larmes séchées, il s'en va à La Paz et commence une autre statue. Les prières, le jeûne, les veilles accompagnent son travail. Grâce à une retouche du célèbre peintre espagnol Vargas, et surtout à la bénédiction de Notre-Dame, une Madone brune, à la ressemblance des Indiens, paraît enfin acceptable.

Francisco la porte à un religieux de saint François content de la garder dans sa cellule. Miracle! comme le franciscain levait les yeux, il aperçoit soudain des rayons de lumière autour de la statue. Au comble de la joie, Yupanqui retourne à son village natal avec son précieux chef-d'œuvre.

Le 2 février 1583, la Madone brune prenait possession d'un trône dans l'historique sanctuaire de Copacabana. L'expression de bonté et de tendresse de sa figure attirait tous les cœurs. Le sculpteur inspiré eut le bonheur de voir deux tribus indigènes rivales se réconcilier à ses pieds et, d'un commun accord, l'accepter pour leur *Mamita* (patronne).

Francisco Yupanqui avait réalisé son idéal. Il passa le reste de sa vie au service de l'église, sous l'habit de frère oblat de l'Ordre de Saint-Augustin.

Reconnue comme Reine de la Bolivie, la Madone de Copacabana fut dotée d'un manteau de brocart orné de pierreries et d'un diadème

serti de bijoux. On la plaça sur un piédestal d'argent en forme de lis. De chaque côté, figurent les drapeaux du Saint-Siège et de presque toutes les républiques latino-américaines d'où les pèlerins accourent. Ils ont garni la garde-robe de la Vierge de vêtements aux riches tissus et d'un nombre incalculable de bijoux. Deux ou trois fois par an, on change sa toilette. Les bijoux sont conservés dans un coffre à trois clefs dont l'une confiée à l'archevêque de La Paz, la deuxième au Préfet de la ville et la troisième aux RR. PP. Franciscains gardiens du sanctuaire depuis 1894.

Le couronnement solennel et canonique de la Vierge de Copacabana eut lieu le 2 août 1925, en présence de la Hiérarchie ecclésiastique et du Président de la république de Bolivie.

La splendide couronne en or massif est un cadeau des dames de la ville d'Arequipa, au Pérou.

Chaque année, le 5 août, des gens de toutes les régions de la Bolivie et du sud-Pérou se pressent à Copacabana. La procession offre un spectacle des plus pittoresques avec ses groupes de danseurs aux costumes bariolés, son défilé de voitures recouvertes de tissus rouges rayés de bleu et de jaune, semblables à des monstres énormes.

Cette affluence et ces démonstrations témoignent de la popularité de la « Vierge brune du Lac ». Les faveurs innombrables obtenues en cet endroit le font considérer comme la *pierre bénie* sur laquelle repose la foi catholique traditionnelle du peuple bolivien.



COCHABAMBA

On distingue deux sortes de vallées en Bolivie: 1° le *Valle*, bande de terre qui se faufile entre les plis et les contreforts des Andes, sur le flanc oriental de la Cordillère, à une altitude de 2,500 mètres environ; 2° les Yungas, vallées plus profondes et par conséquent plus chaudes, descendant vers les plaines de l'Amazonie.

Le *Valle* comprend la région de Sorata, Cochabamba, Sucre, Tarija; les Yungas s'étendent à quelque cent cinquante mètres de La Paz dont elles forment une sorte de jardin subtropical, de même qu'un lieu de repos pour les habitants des hauteurs.

L'existence des vallées est étroitement liée à celle des rivières. Et com-

# Les VALLÉES boliviennes

par Sœur Françoise-de-Chantal, m.i.c.  
(Pierrette Quévillon, de Montréal)



Produits  
de la  
fertile vallée  
de Cochabamba.

me ces cours d'eau surgissent presque toujours des cimes, en torrent, leur force d'érosion creuse leur lit de façon capricieuse et désordonnée, sans égard pour les terres qu'ils traversent. L'agriculture, dans ces conditions, exige des travaux d'endiguement sans cesse renouvelés, et la vie devient par le fait même une lutte constante avec l'élément eau.

### L'habitant des vallées

Les vallées de la Bolivie sont peuplées par le groupe indien Aymara-Quechua, descendant d'une civilisation pré-colombienne.

Les deux types présentent beaucoup d'analogies, sauf pour la langue qui est plus musicale et plus souple chez les Quechuas. Tous deux pos-

sèdent une étonnante capacité de résistance. Contrairement aux habitants des hauts plateaux, où la nature désertique façonne des caractères sombres et farouches, ceux des vallées sont joyeux, paisibles, travailleurs, riches de délicatesse et de sensibilité artistique. Ils ont le teint plus pâle que les Indiens de l'Altiplano, portent des vêtements d'étoffes plus légères, aux couleurs plus voyantes. On les dit davantage amis de l'hygiène.

Leurs maisons sont entourées d'auvents à l'abri desquels il passent une bonne partie de leur temps. De fait, à l'opposé des populations des hauts plateaux, obligées à de fréquents déplacements pour l'échange de leurs produits jusqu'aux villes éloignées,

les gens des vallées voyagent peu; ils vendent leurs légumes et leurs céréales sur place et ne quittent guère l'endroit où ils sont nés. Aussi, leur reconnaît-on un profond attachement à la terre natale.

Outre ces deux types ethniques, on rencontre des *callahuayas* au nord du pays, des *vallunos* dans les vallées centrales de Cochabamba, et des *Chapacos* à Tarija.

L'épouse et la fille  
d'un mineur indien  
employé à la mine  
de Milluni.

Photo: Nations Unies.



## Industries

La gradation des climats dans les vallées permet une grande variété de végétations et de cultures.

Les régions tempérées produisent des céréales, en particulier le blé, et le maïs, principal élément de subsistance, la pomme de terre, la quinine, le cacao dont une certaine quantité est exportée.

Du blé d'Inde sort la fameuse *chicha*, cette boisson fermentée en si courant usage au pays; on en tire également de l'alcool.

Les espèces de tabac poussent nombreuses, mais ne suffisent pas à la consommation nationale. Il en est de même pour le café, très renommé et que certains préfèrent au *Moka*.

Dans le département de La Paz et de Cochabamba, et surtout dans les Yungas, on récolte la coca, cette plante caractéristique de la Bolivie, jadis qualifiée de miraculeuse par les Espagnols, en raison de ses propriétés d'excitateur aussi bien que d'anesthésiant. Les feuilles de coca sont coupées trois fois par an et transportées à des centres où elles sont expédiées à destination de l'Argentine et des États-Unis qui en extraient la cocaïne. Elles servent encore à la consommation des gens du pays, surtout des mineurs et des paysans qui les mâchent pour se donner du cœur au travail.

Les vallées les plus basses fournissent des fruits de toutes sortes, mais la demande urbaine dépasse la production. Donc, aucune exportation non plus en ce domaine.

La viticulture, encore au stade des procédés anciens, constitue néanmoins la plus importante des indus-

tries fruitières, par la haute qualité de ses vins. D'autres fruits servent aussi à la fabrication de liqueurs telles la figue, la pêche, la poire et la guigne.

Nous venons de le voir, la majeure partie des richesses végétales des vallées sont d'un apport presque nul à la prospérité du pays, faute d'industrialisation. L'absence de routes praticables ajoute aux difficultés dont souffre la population extrêmement pauvre.

Toute l'économie bolivienne repose aujourd'hui sur les mines. Dans les vallées du nord, on trouve de l'or; celles de Cochabamba et de Chuquisaca produisent de l'étain, de l'argent et du cuivre; au sud, on exploite de l'or, de l'argent et du cuivre. Cochabamba se signale maintenant par l'exploitation de puits de pétrole.

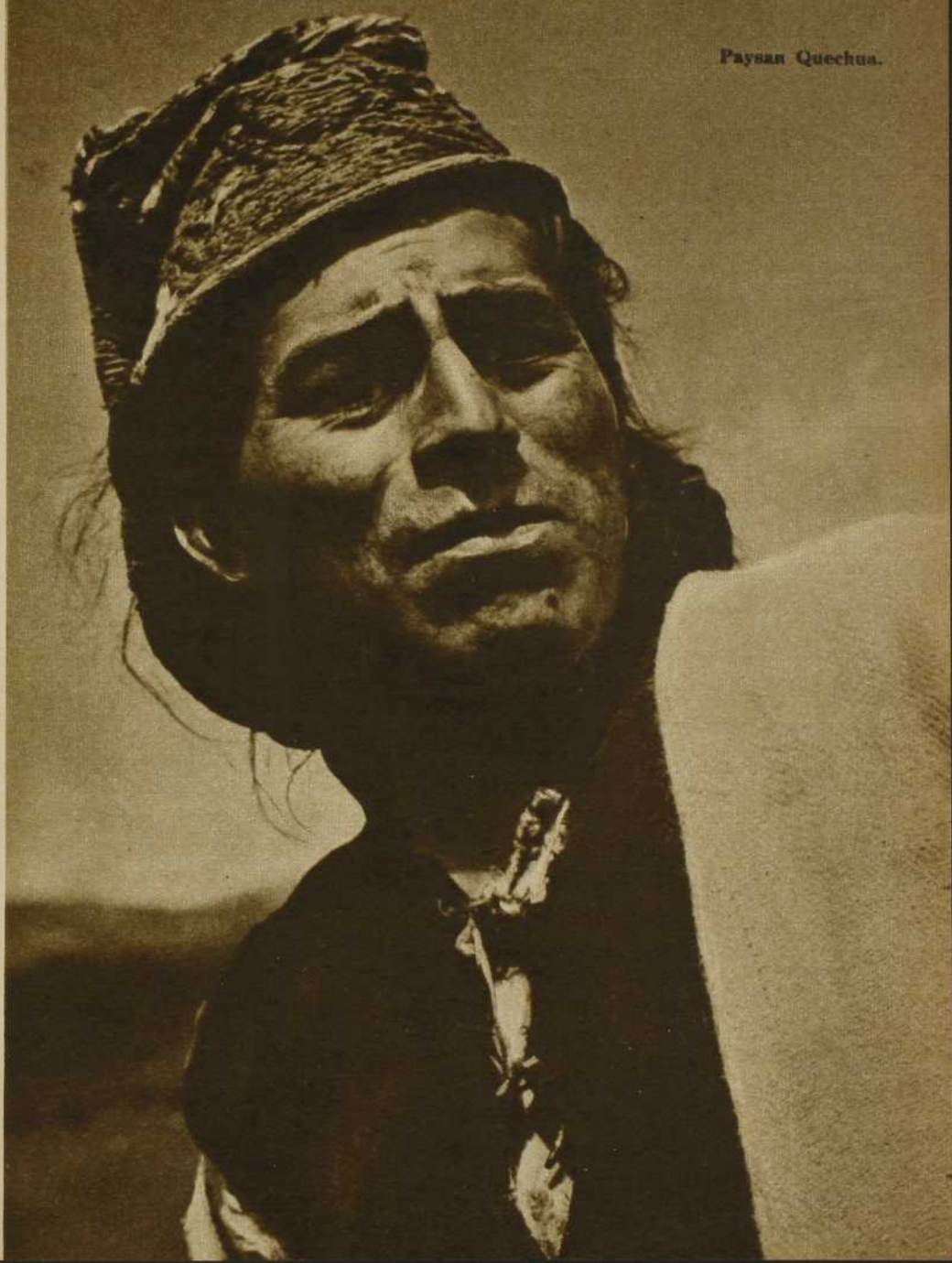
## La vie urbaine

Bien que d'un développement très lent à cause du manque de communications, les centres urbains ont l'avantage d'offrir à l'homme des vallées une existence un peu plus confortable. L'aspect topographique de ces contrées est plus régulier, le paysage plus charmant et les terres environnantes plus productives. Les principales villes sont:

SUCRE, ancienne capitale, qui ouvre une porte sur la région pétrolière du Chaco. Elle est célèbre par son Université Majeure, Royale et Pontificale Saint-François-Xavier, fondée par les Jésuites en 1624, et dont la renommée se perpétue de nos jours. Elle garde la Haute cour de justice et la Bibliothèque nationale.

TARIJA est un marché agricole à la frontière du Haut-Pérou.

Paysan Quechua.



COCHABAMBA, d'un climat excellent, avec ses hivers bénins et ses étés à la chaleur semi-tropicale, est une véritable oasis entre des montagnes éloignées et basses. Dotée d'un chemin de fer, d'une voie fluviale vers Trinidad, elle est encore le centre du réseau aérien de la Bolivie. Ces facilités de communications lui créent

une situation privilégiée parmi les villes non seulement des vallées, mais du pays tout entier. Une grande activité règne dans ses rues bordées de maisons bien construites, sur ses places gaies, dans ses vergers, ses jardins et surtout ses marchés pittoresques et pleins de propreté. C'est le royaume de la traditionnelle *chicha*.

Femme  
Quechua.



# FESTIVALS



TOKYO, JAPON

par une  
novice japonaise

« Âmes,  
vous qui pleurez en tremblant,  
venez ici vous rafraîchir. »  
Haikai de Shiki (XVI<sup>e</sup> siècle).

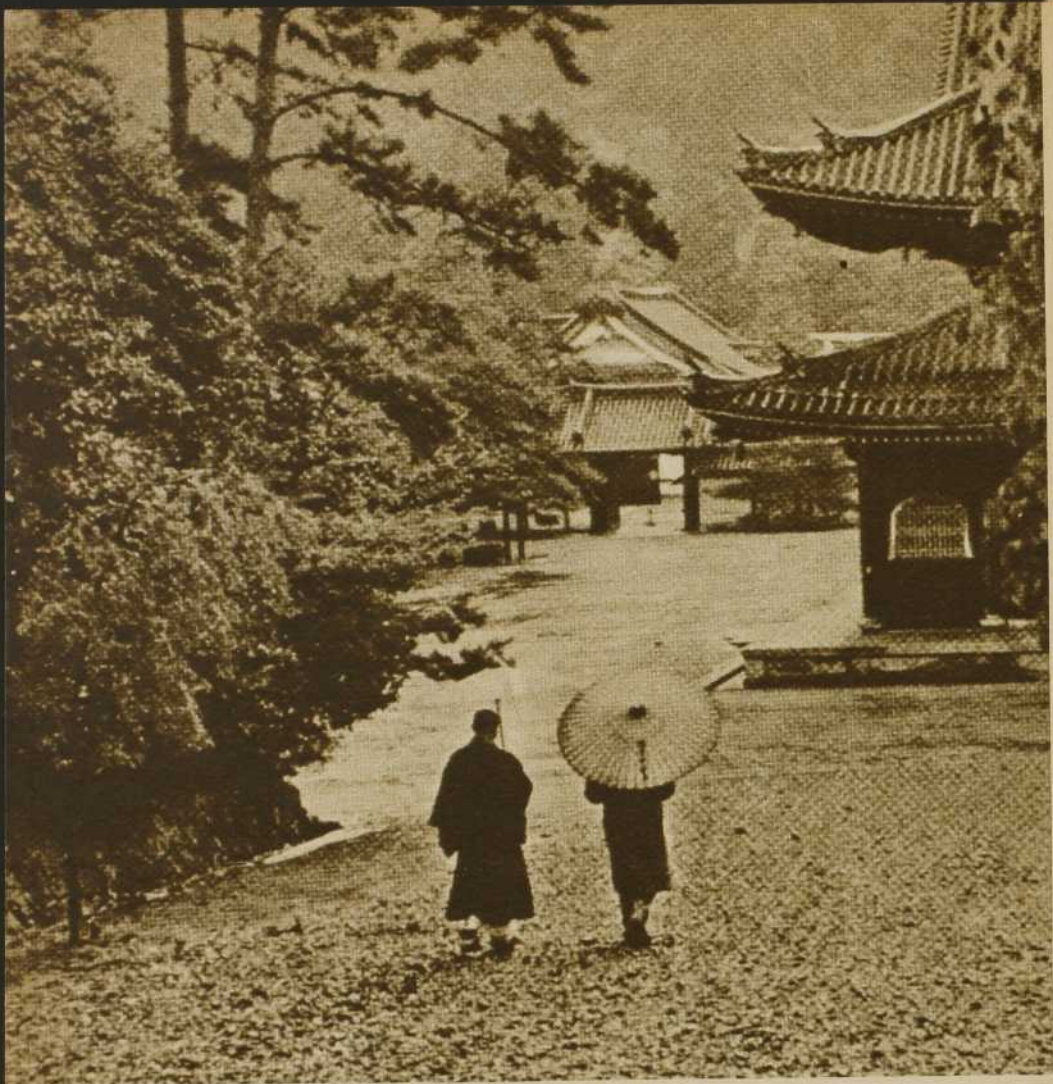
## OBON

Chez nous, le second festival par ordre d'importance — après celui du Nouvel An — est l'OBON que les bouddhistes célèbrent trois jours durant, à partir du 13 juillet. De l'Inde, son pays d'origine, il nous arriva par le détour chinois.

Le mot japonais OBON, contraction de URABON, dérive du terme sanscrit URABANA qui signifie: sauver les âmes de la détresse. La tradition veut que MoKuren, disciple favori de Bouddha, eut la vision de sa mère décédée et endurant de grandes souffrances dans l'enfer de la faim. Emu de pitié, le Maître ordonna à

tous ses adeptes de prier le 15 juillet pour le repos de l'âme de la défunte.

Pendant la période de l'*obon*, les membres des familles bouddhistes nettoient le cimetière ancestral, prient sur les tombes de leurs disparus, les couvrent de fleurs et y offrent de l'encens sur des autels miniatures en pierre. Les rites à observer varient d'un district à l'autre. Ici, à Tokyo, la veille du 13 juillet, le chef de chaque famille bouddhiste brûle devant la maison, dans un vase de terre cuite, des morceaux de tiges de chanvre séchées, en guise de bienvenue aux esprits qui accourent pour la réunion



Averse d'automne  
sur un temple bouddhiste.

familiale. Quand la flamme baisse, les esprits sont censés avoir pénétré à l'intérieur. A l'alcôve, on a préparé une petite plate-forme recouverte d'un linge blanc, et placé devant les tablettes où figurent les noms des défunts. En cette circonstance, toute



tablette, croit-on, renferme l'âme qu'elle représente. Derrière, on dépose les plats préférés des esprits, et selon la tradition « cent espèces d'aliments et cinq sortes de fruits ». Par ces offrandes au Bouddha, les âmes des ancêtres sont sauvées de la mi-

sère dans l'autre monde. Désireux de bénéficier d'un soulagement de miséricorde, les morts des sept dernières générations font halte à leur résidence terrestre pendant les jours de *l'obon*. Des moines bouddhistes sont invités à venir prier pour eux.

Le soir du 15 juillet, on dépose un mets spécial de riz enrobé de pâte, sur la plate-forme: c'est la nourriture-*viatique* des âmes pour leur voyage de rentrée en leur lieu. De nouveau le chef de famille fait se consumer des tiges de chanvre sur le pas de sa porte, mais cette fois afin d'éclairer la route vers l'au-delà.

En milieu rural, le festival *obon* revêt plus d'originalité et de réalisme. Les gens simples, qui ne s'embarrassent pas de raisonnements, *parlent* avec affection aux esprits des défunts, ces *oshoro sama* (purs esprits) comme ils les désignent. Quand le crépuscule tombe sur la campagne, les paysans vont et viennent, une lanterne à la main, et ces lumières dansantes animent le paysage. Un groupement familial en interpelle joyeusement un autre: « Les *oshoro sama* sont-ils avec vous? » Une petite fille retient son frère par la main: « Ne va pas si vite, Jiro. Grand-papa et grand-maman (décédés depuis longtemps) ne sont pas capables de suivre! » A sa demeure, le père de famille accueille les visiteurs-fantômes: « Nous sommes heureux de vous recevoir. Bienvenue à tous! » La mère les conduit à la pièce de séjour et allume des chandelles en leur honneur.

Le sommet du festival, à la campagne surtout, est la danse de *l'obon*, une danse très simple de folklore accompagnée de chansons et de tambour.

## Higan

Un autre festival d'origine bouddhique, encore très populaire au Japon, se nomme *higan* et se célèbre à l'équinoxe d'automne, le 20 septembre. *Higan* signifie « la rive de l'au-delà » par opposition à *shigan* « la rive d'ici-bas ». Selon l'ancienne tradition bouddhiste, la terre du Bouddha terre de la lumière infinie ou paradis, se situe à l'ouest. Au jour de l'équinoxe, le soleil se couche exactement au point ouest. Pour cette raison, sem-

ble-t-il, l'espoir d'atteindre la rive de l'au-delà s'avive avec *higan*. Quoi qu'il en soit, le peuple aime ce festival et le souligne par l'accomplissement de bonnes œuvres au bénéfice des vivants et des morts. Les tablettes des ancêtres sont retirées de l'alcôve et des offrandes rituelles d'aliments sont placées devant, tout comme au festival de *l'obon*. « Puissent les *shoro sama* parvenir à la rive de l'au-delà en toute sécurité! » Telle est l'invocation que répètent avec ferveur les dévots de Bouddha.

Dans une rue de Tokyo



L'histoire du vêtement humain est l'histoire de l'homme même.<sup>1</sup>  
Erik Peterson

# LE KIMONO

Par  
Sœur Marie-de-la-Rédemption<sup>2</sup>, m.i.c.

Tout Japonais connaît ce vieux dicton: « L'obi symbolise la beauté du Japon. » Hélas! obi et kimono perdent de plus en plus la faveur des jeunes générations amourachées de chandails, de fermetures éclair et de pantalons. Dans sa délicieuse brochure sur le kimono, publiée en 1948, Keicchi Tagakawa écrivait: « Neuf hommes sur dix portent le vêtement étranger tandis que cinquante pour cent des femmes s'habillent à l'occidentale. » Et loin de diminuer, cette proportion augmente avec les années.

D'une beauté indéniable, le kimono semble un paradoxe à qui veut l'apprécier au point de vue de l'utilité et de la commodité. Avec ses manches largement fendues et son encolure bâillante, il offre, en hiver, une mince protection contre le froid. Le *tamoto*, partie traînante de la manche, n'a pas d'autre fonction que de recevoir de menus articles et, à l'heure des travaux domestiques, d'être un vrai handicap. Si étroit est le *suso* ou bas



<sup>1</sup> Rythmes du Monde, Nov. 1946, No. 4.

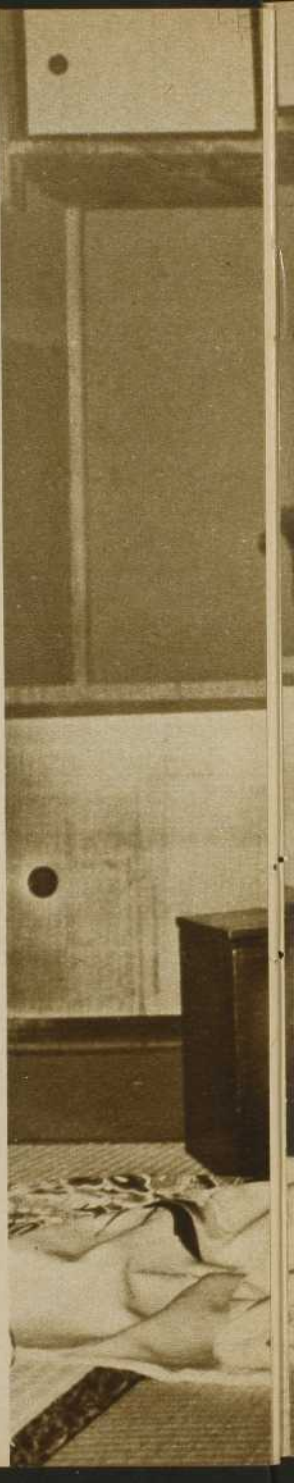
<sup>2</sup> Basillise Maillet, de Saint-Louis, N.-B.

**Le kimono n'a guère changé  
en coupe et en style depuis deux siècles.  
De même son mode de confection.**

de la jupe, que le kimono exige une démarche précieuse sans quoi il s'ouvre, détruisant la grâce du mouvement. Mais son charme et sa beauté compensent son manque d'allure pratique. Il a un certain air de réserve, de dignité qui reflète l'histoire d'un peuple enclin, par son sens de l'éphémère, à employer le fragile et l'inadéquat.

Si les manches du kimono gênent l'action, quel incomparable moyen ne sont-elles pas pour traduire les sentiments! Croisées sur la poitrine en un geste rapide, elles disent la joie; montées à la hauteur des yeux et les dérobant, elles expriment la timidité ou la tristesse accompagnée de larmes; voltigeantes, frappant contre quelqu'un, elles l'avertissent d'importunité.

A l'encontre des vêtements occidentaux qui ont évolué en coupe et en style, le kimono n'a guère changé depuis plus de deux siècles. Il s'harmonise parfaitement avec l'aspect des jardins japonais, avec la subtile couleur paille des murs et des parquets, avec la douceur tendre du papier des portes à coulisse. Alors que les hommes ne portent que des kimonos aux teintes sobres comme le noir, le gris et le brun, les femmes arborent quatre types différents où apparaissent les traits caractéristiques des saisons. En juin, le kimono simple remplace le kimono à doublure; l'arrangement de ses couleurs donne une impression de fraîcheur et ses motifs brodés ou imprimés suggèrent l'action; par exemple des œillets sauvages dans un panier de bambou, une truite argentée qui s'élance à travers le bouillonnement léger des eaux, des pluviens qui montent dans le ciel. Pendant les chaleurs intenses de juillet et d'août, le kimono ordinaire cède la place au kimono de tissu fin ainsi qu'au *yukata* de cotonnade hardiment relevée de bleu clair. En septembre, le sentiment automnal perce dans les tons foncés et l'inspiration des motifs: trèfles sauvages,







Teintes et motifs  
du kimono  
révèlent l'âge  
de celle qui le porte.

herbes (*suzuki*) au panache duveteux  
agité par la brise, criquets sautant  
dans la gentiane.

Teintes et imprimés des kimonos  
japonais féminins s'accordent avec  
l'âge: pour les fillettes, couleurs éclatantes, grosses fleurs de pivoines; pour les jeunes filles, nuances plus discrètes, fleurs délicates comme les

volubilis; aux alentours de vingt-cinq ans, fleurs plus petites encore; à trente ans, seuls les tons pâlis de gris, de bleu et de brun sont permis; passé trente ans, mêmes couleurs mais plus foncées où se détachent de minuscules formes géométriques.

De même que la robe et le chapeau de l'élégante d'Occident sont en étroite relation, de même — et peut-être avec plus de souci de l'art — le kimono et l'obi se combinent au Japon. Si le kimono s'orne de fleurs ou d'autres motifs, l'obi doit être unie; dans le cas contraire d'un kimono d'un seul ton, l'obi sera de riche brocard. Ainsi le veut la règle qui assure la parfaite harmonie.

De toutes les étoffes employées dans la confection du kimono, la soie rallie tous les goûts. Il en existe de toutes les variétés de tissage, depuis la forte et simple *habutae* du Sud à la très fine du Nord appelée *chirimen*. Cette soie requiert au tissage 920 mouvements de la main pour une longueur de 15 pouces sur une largeur de 12 pouces. De sorte que 12 verges de ce précieux tissu supposent 26,480 mouvements de la main!



Le kimono  
de la mariée.



L'esprit de chaque période de l'histoire s'illustre dans le patron décoratif et la couleur du kimono. Par exemple la gaieté et la décadence de l'ère de Heian (714-1185), et l'élégante simplicité de Momoyama (1570-1600).

Grâce à l'art de la teinture, de la broderie, du tissage, de la peinture et de l'imprimé, les créateurs de kimonos peuvent rendre non seulement l'âge et le sexe de la personne qui le portera, mais encore les caractéristiques des saisons et même les émotions de l'âme. Les kimonos créés par des artistes de renom, comme Korin (1658-1716) qui utilisa tous les secrets de la teinture et des tissages, sont des chefs-d'œuvre au même titre que les peintures célèbres.

Puissent les Japonais, dans leur quête de la beauté, découvrir enfin que la Beauté toujours ancienne et toujours nouvelle apporte seule à l'homme mortel la satisfaction totale!

**Le sévère kimono  
masculin.**



R. P. W. Morrisson, o.p.

## QUAND UN MISSIONNAIRE QUITTE SON PAYS

« La présence d'un missionnaire en pays païen, c'est comme une visite de Dieu. » Ainsi s'exprimait le R. Frère Jean Kudo, dominicain japonais, à l'occasion du départ d'un missionnaire canadien pour le Japon.

Et le religieux continuait: « Pour illustrer ma pensée, permettez-moi de vous raconter le fait suivant. Un jeune étudiant passionné de lecture fit un jour la découverte d'une Bible. Il s'y intéressa, mais la Parole de Dieu lui sembla bientôt fort mystérieuse, incompréhensible même, aussi chercha-t-il un exégète.

« Il consulta d'abord son professeur, une dame protestante qui donnait des leçons de religion après ses cours réguliers, mais il n'en reçut aucune satisfaction. Pourtant, le besoin de Dieu se faisait de plus en plus sentir chez lui. Ayant appris l'existence du catholicisme par des critiques à son sujet, il décida de vérifier par lui-même ces assertions défavorables.

« C'est ainsi que la Providence conduisit notre jeune homme chez un missionnaire dominicain. A la suite de cette visite, il étudia la doctrine chrétienne durant huit mois, et fut

baptisé la veille de Noël 1955. Il avait dix-huit ans. Et avec la grâce de la conversion, le bon Dieu lui avait accordé celle de la vocation dominicaine.

« Avant le baptême de son fils, la mère païenne avait suivi elle-même des cours de catéchisme, désireuse d'y trouver des erreurs à faire valoir comme objections. Mais la lumière fit aussi son chemin dans cette âme et la grâce divine l'enlaça dans ses filets. Après deux ans, ma mère devenait à son tour enfant de l'Église catholique. En 1960, mon père l'imitait.

« A quoi attribuer le bonheur de notre famille? A la visite du bon Dieu au Japon en la personne de ses missionnaires. Oui, quand un missionnaire enseigne aux Japonais le mystère de l'Incarnation, leurs cœurs sont touchés. Aux yeux du païen, le Seigneur est un Dieu lointain, très haut dans le ciel, et qui regarde la terre d'un œil paisible. Or, quand il apprend que Dieu s'est abaissé pour venir ici-bas, vivre dans la souffrance et la pauvreté et enlever du cœur des hommes leur plus grande douleur, celle du péché,

il est remué dans le plus intime de son être. Car celui qui lui annonce cette chose inouïe, c'est un homme qui a quitté son foyer, sa patrie, prêt à demeurer au milieu des incroyants pour témoigner de la Parole. Cela tout comme Dieu, qui vint parmi les mortels afin de les sauver.

« Et de même que Dieu s'est adapté à la condition humaine, le missionnaire s'adapte à la civilisation de son nouveau pays, s'efforce de devenir Japonais et de s'élever vers le ciel avec eux. Cette visite du bon Dieu aux non-chrétiens, par son missionnaire, c'est donc bien une nouvelle Incarnation.

« Si je vous dis cela, c'est pour vous faire partager la joie d'un prêtre japonais résidant au Canada, lorsqu'il assiste au départ d'un missionnaire pour son propre pays.

« J'ai vu pleurer ma mère à mon départ du Japon, aussi je comprends la douleur des parents qui sacrifient l'un des leurs, mais je suis sûr que vous serez heureux de penser que votre fils a rendu Dieu présent parmi les non-chrétiens. »

---

Remerciement pour faveurs obtenues par l'intercession de  
Mère Marie-du-Saint-Esprit.

Mlle Lise Saint-Onge,  
Saint-Anicet



# Fête de la famille à Madagascar

par

Sœur Saint-Eloi<sup>1</sup>, m.i.c.

Autrefois, c'était la fête du « Bain de la Reine ». Accompagnée de ses suivantes, la Souveraine se rendait au lac Anosy pour y pratiquer ses ablutions. Toutes les familles assistaient à cette cérémonie et festoyaient le reste de la journée.

Aujourd'hui, il n'y a plus de reine, donc plus de bain : c'est tout simplement la fête de la famille, un peu comme le Jour de l'An chez nous, bien que les Malgaches célèbrent aussi le premier de l'an.

Affairement extraordinaire, plusieurs jours à l'avance ! Les commerçants, les bouchers, les vendeurs de lé-

gumes et de fruits, les marchands de jouets offrent leur marchandise. Les pétards éclatent au bord des trottoirs, dans les haies, les rizières.

Le jour de la fête, réunion obligatoire des familles. Les jeunes se rassemblent chez leurs parents ou grands-parents. On visite aussi les frères et sœurs aînés, les bienfaiteurs et les personnes en autorité. Ainsi, les chefs civils ont droit aux hommages de leurs subordonnés ; de même les autorités religieuses envers qui l'omission du devoir de la politesse et de la reconnaissance dénoterait un manque de savoir-vivre impardonnable.

<sup>1</sup> Cécile Desjardins, de Saint-Eloi.

Les réjouissances consistent principalement en un grand repas en commun de toute la parenté. Un enfant trop éloigné est-il empêché d'y assister, on lui envoie sa part du festin, au moins une portion de viande. On sait combien le cœur de l'absent reste attaché au foyer et combien son âme vibre en harmonie avec tous les siens!

A la suite du banquet, les anciens prononcent des *kabary* (longs discours en plein air) où entrent des conseils à l'adresse des plus jeunes. Si leurs descendants allaient oublier les recommandations des ancêtres et

ne plus tenir compte des *fady* (Choses défendues)!

Ces tabous qui se mêlent à tous les actes de la vie courante sont loin d'être tous disparus, et leur violation, même involontaire, entraîne, croit-on, toutes sortes de calamités. Les défunts en colère peuvent se venger, provoquer telle maladie, tel fléau néfaste aux cultures, etc. Aussi, le seul moyen de vivre sans trop de crainte, est de gagner la bienveillance des ancêtres. Les morts constituent, en effet, avec les vivants, la cellule fondamentale de la société malgache.



L'attirante  
jeunesse  
malgache.

Au  
marché  
de  
Morondava.



On ne les oublie donc pas aux jours importants de l'année.

Le 14 juillet étant fête chômée, les chrétiens, les hommes surtout, se réunissent à l'église pour la prière du matin et la participation au Saint Sacrifice de la Messe. Cette note religieuse sonnera peut-être un peu faux chez quelques-uns qui ne pourront éviter, au cours de la journée, certains excès condamnables, comme s'enivrer. D'où conséquences souvent pénibles!

Mais à Madagascar, boire signifie ni plus ni moins: épuiser le contenu de sa bouteille! Et le 14 juillet ne revient qu'une fois l'an!

Cette fête de la famille exprime le sentiment inné de fraternité, le sens de la collectivité qui caractérise les fils de la Grande Ile. Si l'on se visite, ce n'est pas tant pour le plaisir de

s'entretenir ensemble que par besoin de rapprochements, de liens d'amitié à resserrer. Ainsi nous le prouvent ces proverbes: « Tous ceux qui marchent sur la terre ont besoin d'appui et tous ceux qui ont le ciel au-dessus de leur tête ont besoin d'abri. » « Il faut plaindre l'arbre solitaire au bord du chemin, car il est seul pour supporter les intempéries des saisons. »

Le cœur malgache, plus que nul autre, recherche l'amitié avec ses semblables: « L'oiseau isolé dans une île déserte ne cessera de regarder de côté et d'autre; quant à l'enfant privé d'ami, il ne peut que jouer seul dans la poussière. » « Un seul être pour chauffer la nourriture; une seule affection aussi pour se chauffer le cœur. »



藥房  
魚肝油

安堂藥房

TEL 338

眼鏡  
瑞光行

香港  
時濟梁  
海狗丸  
強壯  
腎精  
補小

Several women are walking along the street. One woman in the foreground is carrying a child on her back. Another woman is pushing a stroller. The women are dressed in traditional Chinese clothing, including jackets and dresses. The street is paved and has a utility pole with wires on the right side.

TAIPEI, FORMOSE

# CEUX DONT ON NE PARLE PAS

Par  
Sœur Sainte-Émérentienne<sup>1</sup>, m.i.c.

On entend parler de Formose à la radio... On vante ses charmes naturels. Sur le petit écran de la TV on voit même ses constructions modernes. Ses progrès rapides provoquent l'étonnement et l'admiration...

Dans un passé pas tellement éloigné, Formose semblait une sorte de Belle-au-Bois-Dormant isolée dans une retraite de montagnes boisées, et sa population insulaire, composée de Japonais vainqueurs et de Taïwanais sous le joug, évoluait en champ clos.

D'autres vainqueurs sont venus en 1946: les Chinois continentaux. Ils apportèrent un gouvernement respectueux de la liberté des individus et ouvert au courant occidental. Conséquences: l'influence américaine se fait sentir; on porte maintenant l'habit étranger; la culture intellectuelle est poussée davantage; le commerce et l'industrie se développent, prospères.

<sup>1</sup> Marie-Berthe Fleurent, Saint-Germain de Grantham.



Mais nos pauvres ne paraissent pas sur les écrans. Les avez-vous vus nos pauvres de Taipei? Moi, je les vois et je les entends tous les jours, car je les soigne et les habille aussi. Heureusement que nos amis canadiens nous aident! Oui, nous devons beaucoup de reconnaissance à nos bienfaiteurs. Mes pauvres appartiennent, la plupart, à une génération d'illettrés si habitués à la misère et aux privations qu'ils n'imaginent pas qu'il puisse en être autrement pour eux. Parfois ils sont exploités par des patrons qui préfèrent des billets de banque à des frères de race humaine. Le salaire d'un père de famille illettré varie entre \$7.00 et \$15.00 par mois. Ces

**Devant la Clinique**

**Saint-Louis,**

**Sœur Sainte-Emérentienne**

**assiste au départ**

**de Mme Pan.**





Vue de la Clinique Saint-Louis.

gens, si personne ne les secourt, meurent d'inanition, et ils se comptent par milliers à Taipei.

Leurs demeures ne se comparent même pas aux abris des animaux de ferme au Canada. On les trouve près des voies ferrées, agglutinées sur des terrains vagues, ou encore précairement accrochées au montagnes. Ces cabanes, faites de bambous et de vieilles tôles, sont toutes pareilles: pièce unique, petite fenêtre unique, parquet de terre humide. Des voilailles y partagent l'espace vital avec les enfants nombreux, maigres et agités. Ceux-ci souffrent de malnutrition et manquent de soleil en ce pays d'Orient...

Quel aspect misérable présentent ces déshérités, ces simples peut-être, en tout cas ces oubliés de la fortune! Du moins connaissent-ils de plus en plus nombreux le chemin de la mission catholique et de la Clinique Saint-Louis. Aujourd'hui, c'est Mme Pan qui m'amène tous ses enfants entassés dans une charrette attachée à une bicyclette. Il pleut beaucoup ces temps-ci: c'est la fin d'un typhon. Les cinq enfants sont malades. L'eau a monté dans la maison et ils ont pris froid... « Par bonheur, dit Mme Pan, qu'on peut se faire soigner gratuitement ici, car je ne saurais où aller... Mon mari ne veut pas faire traiter les filles parce qu'elles ne rapportent

rien... Toi, veux-tu les soigner? elles toussent toutes quatre. Et mon petit gars, mon seul petit gars, sauve-le celui-là... son père l'aime tant! »

Mon intention est bien de les réchapper tous avec la grâce de Dieu et les bons remèdes d'Amérique. En outre je remets à la pauvre femme de la farine et de l'huile pour l'aider à reprendre courage. Je lui parle du bon Dieu qui aime tant les pauvres et dont elle ne soupçonnait point l'existence. Déjà quelque peu réconfortée, souriante, elle repart pédalant pour six...

Missionnaires, quelle attitude adoptons-nous face à la multitude des familles Pan? Nous essayons d'améliorer leur condition sociale en relevant leur état physique et moral. Nous les secourons au moyen des dons venus surtout du Canada. Nous les soignons gratuitement. Nous les catéchisons. Tant de monde à évangéliser et si peu de missionnaires! Tant de monde aussi qui a faim, de la vraie faim matérielle, mordante. Où prendre assez de pains pour nourrir ces foules? Voilà nos problèmes. Je voudrais avoir des mains capables de convertir les pierres, les pierres du chemin, en petits pains blancs que je distribuerais aux affamés qui souffrent sourdement au foyer des pauvres. Lorsque j'entends dire qu'en certains pays sous-développés il y a des miséreux qui souffrent et ne peuvent améliorer leur sort, j'y crois par ce que je vois ici de mes yeux. Y croyez-vous, vous des pays super-

développés, à cette réalité tragique de la faim dans le monde? Si non, venez voir. Venez parmi ces pauvres, et vous comprendrez pourquoi Notre-Seigneur les a aimés. Vous ne pouvez venir? Alors arrêtez-vous un instant à cette réflexion du Père de Foucauld, et vous leur donnerez la priorité dans votre cœur et votre bourse: « Ils (les riches) sont les membres sains de Notre-Seigneur et les pauvres ses membres malades et saignants: tout en entourant les uns et les autres d'un égal amour et d'un égal honneur, nous banderons les membres blessés avant de parfumer les membres sains<sup>1</sup>. »

<sup>1</sup> Cité par le P. Voillaume, dans *Lettres aux Fraternités*, t.II p.29.



# Sœurs Missionnaires de l'Immaculée-Conception

MAISON MERE, 2900, Chemin Sainte-Catherine  
Côte-des-Neiges, Montréal 26.

NOVICIAT, Pont-Viau, Montréal 40.

OUTREMONT, 314 Chemin Sainte-Catherine  
Montréal 8.

HOPITAL CHINOIS, 112 ouest, rue Lagachetière  
Montréal 1.

NOMININGUE, comté Labelle, Qué.

RIMOUSKI, 85, rue Saint-Germain.

JOLIETTE, 750, rue Saint-Louis.

QUEBEC, 1073 ouest, rue Saint-Cyrille.

VANCOUVER, Refuge de l'Immaculée-Conception  
236, rue Campbell.

VANCOUVER, Hôpital du Mont-Saint-Joseph  
3080, rue du Prince-Edouard.

TROIS-RIVIERES, 1325, rue de la Terrière.

GRANBY, 35, rue Dufferin.

GRANBY, 50 rue Saint-Joseph.

CHICOUTIMI, 766, rue du Cénacle.

SAINTE-MARIE DE BEAUCE, Qué.

SAINTE-JEAN, Qué., 430, rue Champlain.

OTTAWA, 30 rue Goulburn.

PERTH, N.-B., C.P. 259.

EDMUNDSTON, N.-B., 85, rue Victoria.

## AUX ETATS-UNIS

MARLBORO, Mass., 207 Pleasant Street.

## EN CHINE

MAISON NOTRE-DAME-DE-FATIMA,  
103 Austin Road, Kowloon, Hong Kong.

NOTRE-DAME-DE-L'ESPÉRANCE,  
Clear Water Bay Road, Kowloon, Hong Kong.

## FORMOSE

KUANHSI, Cheng Mou Yuen, Hsinchu Hsien,  
Taiwan, Free China.

SHIH KUANG TSE, Catholic Church, Hsinchu  
Hsien, Taiwan, Free China.

TAIPEI, 363, An Tung Chieh, Taiwan, Free China.

SUAO, Catholic Mission, P.O. Box 2,  
Suao Yilanhsien, Taiwan, Free China.

## AU JAPON

KORIYAMA, 96 Toramaru, Koriyama Shi,  
Fukushima Ken.

WAKAMATSU 480, sakae machi, Aizu Wakamatsu.  
TOKYO, 108-4 cho me, Fukazawa cho, Setagaya ku.

## EN ITALIE

ROME, via Giacinto Carini, 8.

## A MADAGASCAR

MORONDAVA, Madagascar.

AMBOHIBARY, Madagascar.

## AU PEROU

PUCALLPA.

LIMA, 185 Pedro d'Onofrio, Esquina Pastoza,  
Azcona (Brena.)

## AU GUATEMALA

TOTONICAPAN, Guatemala, A.C.

## EN BOLIVIE

SANTA CRUZ, Cardinal Cushing Business  
College, Calle Lemolne, Casilla 70.

COCHABAMBA, Academia Comercial,  
Calle Oruro No 309, Casilla 1667  
IRUPANA.

## CHILI

ANCUD, Colegio Inmaculada Concepcion  
Calle Errazuriz.

## AUX ILES PHILIPPINES

MANILLE, Immaculate Conception Anglo Chinese  
Academy, Gen. Luna St., Intramuros.

MANILLE, 2212 S. del Rosario St., Tondo.

SAN JUAN, Little Baguio, Rizal.

LAS PINAS, Rizal.

MATI, Davao Province.

DAVAO City, Our Lady of Good Counsel Hall.

PADADA, Davao Province.

BAGUIO City, 11, Paddal.

## AUX ANTILLES

LES CAYES, Haiti.

LES COTEAUX, Haiti.

ROCHE-A-BATEAU, Haiti.

PORT-SALUT, Haiti.

CAMP-PERRIN, Haiti.

MIREBALAIS, Haiti.

LIMBE, Haiti.

CAP-HAITIEN, Haiti.

CHANTAL, Haiti.

TROU-DU-NORD, Haiti.

PORT-AU-PRINCE, Orphelinat, cité no 2, Haiti.

PORT-AU-PRINCE, Noviciat, Cité no 2, Haiti.

CROIX-DES-BOUQUETS, Haiti.

DESCHAPELLES, Hôpital Albert Schweitzer.

Boite Postale no 4, Saint-Marc, Haiti.

LA BOULE, Haiti.

HINCHE, Haiti.

COLON, Province de Matanzas, Cuba.

## EN AFRIQUE

KATETE MISSION, Champira P.O.

Nyasaland, B.C. Africa.

MZAMBAZI MISSION, Eutini P.O.

Nyasaland, B.C. Africa.

RUMPI MISSION, Rumpi, P.O.

Nyasaland, B.C. Africa.

KARONGA MISSION, Karonga P.O.

Nyasaland, B.C. Africa.

KASEYE MISSION, Fort Hill P.O.

Nyasaland, B.C. Africa.

MZUZU, Convent School, Mzuzu P.O., Box 24,

Nyasaland, B.C. Africa.

NKATA BAY MISSION, Nkata Bay P.O.

Box 9, Nyasaland, B.C. Africa.

FORT JAMESON, P. O. Box 107

Northern Rhodesia, B.C. Africa.

KANYANGA MISSION, Lundazi P.O.

Northern Rhodesia, B.C. Africa.

NYIMBA MISSION, Sacred Heart Hospital,

Northern Rhodesia, B.C. Africa.

CIKUNGU, CATHOLIC MISSION,

Kazimuki P.O., Northern Rhodesia, B.C. Africa

